MOULINIER (Pierre). – *La Naissance de l'étudiant moderne (XIXe siècle)*

Paris : Belin, 2002. – 330 p. (Histoire de l'éducation)

Jean-Claude Caron

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/492>

DOI : 10.4000/histoire-education.492

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 110-113

ISBN : 2-7342-0946-2

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Jean-Claude Caron, « MOULINIER (Pierre). – *La Naissance de l'étudiant moderne (XIXe siècle)* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 97 | 2003, mis en ligne le 12 octobre 2008, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/492> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.492>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

MOULINIER (Pierre). – *La Naissance de l'étudiant moderne (XIXe siècle)*

Paris : Belin, 2002. – 330 p. (Histoire de l'éducation)

Jean-Claude Caron

RÉFÉRENCE

MOULINIER (Pierre). – *La Naissance de l'étudiant moderne (XIXe siècle)*. – Paris : Belin, 2002. – 330 p. (Histoire de l'éducation)

- 1 En s'attaquant à une histoire des étudiants, essentiellement parisiens, du long XIXe siècle, Pierre Moulinier reprend un chantier qui, depuis la parution de *Généralisations romantiques. Les étudiants de Paris et le quartier latin, 1814-1848* (Armand Colin, 1991), dont le rédacteur de ces lignes est l'auteur, était resté quelque peu en déshérence. Son livre est une réussite qui tient, d'une part, à la richesse et à la diversité des sources consultées, d'autre part à l'heureux mélange d'une approche historique et d'une approche sociologique : entre appartenance à un genre (masculin, mais le féminin s'impose peu à peu), à une classe d'âge (vécue comme catégorie générationnelle) et à une classe (forcément bourgeoise, sauf rares exceptions), l'étudiant constitue une catégorie sociale difficile à saisir. L'auteur distingue trois âges du Quartier latin : la phase épique (1803-1830), la phase critique (1830-1883) et la phase corporative (1883-1914). Les cinq premiers chapitres formant la première partie (« Genèse et morphologie du monde étudiant à Paris au XIXe siècle ») inscrivent l'étudiant dans ses origines et ses identités (nationales, sexuelles, générationnelles, disciplinaires), tracent le portrait de ces « mineurs intellectuels », objets de tant de représentations contradictoires. Comme le dit Pierre Moulinier, l'état d'étudiant est un état transitoire (comparable à celui du conscrit), caractérisé par un éparpillement des modes de socialisation, générateur d'un ensemble de micro-sociétés fondées sur des paramètres de sociabilité diffuse et éclatée. Peut-on parler pour autant de « ghetto latin » ? La question reste ouverte.

- 2 De ce corps d'informations souvent inédites, retenons l'étude serrée de l'évolution des effectifs, la question centrale des débouchés, qui conditionne souvent le choix d'un cursus, une étude très serrée et convaincante du coût des études - P. Moulinier se déplaçant avec aisance dans le maquis des textes administratifs relatifs aux différents cursus et à leurs coûts -, les réactions différentes des disciplines face à la menace, réelle ou fictive, de la constitution d'un corps de diplômés sans emploi (une crainte visible dès la Restauration). Le droit et la médecine, malgré la progressive professionnalisation des lettres et des sciences, demeurent les disciplines reines, regroupant encore plus des deux tiers des étudiants en 1910. Mais on retiendra peut-être en priorité les chapitres consacrés aux étudiants étrangers - ils représentent près de 20 % des effectifs parisiens dans les années 1910 et viennent en priorité de l'Europe orientale et balkanique - et aux étudiantes - elles sont 2000 à Paris à la veille de la Première Guerre mondiale, dont la moitié en lettres et un quart en médecine, plus de la moitié étant des étrangères -, soit deux catégories situées à la marge de la norme, et que P. Moulinier aborde avec une grande finesse, au travers d'une analyse fondée sur des statistiques fiables. Une fiabilité que l'on retrouve dans l'étude de l'évolution des effectifs de chaque faculté sur la longue durée, d'où il ressort notamment que, réforme de 1896 ou pas (elle « casse » l'Université impériale et crée autant d'universités qu'il y a de villes possédant des facultés), Paris garde sa prééminence dans la délivrance des diplômes.
- 3 La seconde grande partie, « L'étudiant dans la société », fournit un panorama de la vie étudiante en quelques grands tableaux. Ainsi de la vie quotidienne au Quartier latin, avec un souci - tardif mais réel - des autorités de veiller à la santé des étudiants via un encadrement médical : avant 1914, des statistiques mettent en évidence que 7 % des étudiants sont tuberculeux ou pré-tuberculeux et 12 % syphilitiques. On dénonce les profiteurs que sont les gargotiers et les loueurs sans scrupules ; il existe depuis les origines toute une économie latine qui vit de la présence des étudiants. Mais les projets de restaurant coopératif, encouragés par Charles Gide, butent sur une question de rentabilité. La solidarité étudiante est une expression communément admise, mais rarement concrétisée. En témoigne la difficulté à fonder une association corporative : les résistances ne semblent pas liées qu'aux refus administratifs et politiques qui émaillent la période, mais relever aussi de la difficulté à dépasser des appartenances disciplinaires, voire politiques et peut-être sociales. Si la naissance en 1884 de l'Association générale des étudiants de Paris n'est pas une première (Nancy, Lille, Bordeaux avaient initié le mouvement), elle ne règle pas non plus tous les problèmes d'identité : une part non négligeable, majoritaire, ne se reconnaît pas représentée par une association qui se veut strictement corporative et qui bénéficie d'un fort soutien des autorités universitaires. Aussi des groupes socialistes, anarchistes, nationalistes, sillonistes, etc., fleurissent-ils dans le Quartier latin. Le renversement culturel - on passe d'une culture d'opposition à une culture de co-gestion - n'est-il pas trop brutal ? Mais le mouvement associatif étudiant, au sens large, est vaste : Pierre Moulinier en montre la diversité, et prolonge le propos en insistant à juste titre sur les œuvres de différentes obédiences religieuses, catholiques et protestantes en particulier, distinguant les œuvres d'étudiants des œuvres pour étudiants. Quant à la relation entre étudiants et politique, elle est l'objet d'une étude qui aurait pu être davantage étendue : il est vrai que Pierre Moulinier la relie à une source privilégiée, la presse.
- 4 La sociabilité étudiante, longtemps associée à une masculinité sans contrepoint, se révèle assez rigide dans ses pratiques : les noms changent, les modes également, mais la

typologie des lieux de loisirs et de plaisirs étudiants, encore massivement regroupés sur la rive gauche à la fin de la période, ne varie guère. Café, cabinet de lecture, bal, théâtre en forment un paysage quasi immuable, tout comme l'est le défoulement carnavalesque ou la « dansomanie » qui traverse d'autant mieux les époques qu'elle constitue l'un des rares modes normatifs, tolérés de contact entre les sexes. « Maîtres du chahut », mais aussi de l'excentricité vestimentaire, fiers d'un argot estudiantin qui sert d'illusoire mode identitaire, les étudiants sont aussi clients de tripots clandestins et, bien sûr, de maisons de tolérance. À partir du Second Empire, le Quartier latin semble rattrapé par la mode de la rive droite - autrement dit, la mode tout court - et s'essaye au caboulot, au café-concert, au beuglant, au caveau chantant, et même aux brasseries à femmes - comprenons: où le service est effectué par des femmes, mais que fréquentent également des prostituées. Hormis quelques affaires retentissantes, de nature politique, le Quartier latin ne donne pas souvent lieu à des débordements comme celui du bal des Quatz'arts de 1893 - on relève un mort. Si la protestation étudiante occupe la rue de la Restauration à la Troisième République, elle est rarement extrême et bénéficie souvent d'une assez large tolérance de la part des autorités.

- 5 Ces quelques points mis en exergue ne sauraient résumer l'ouvrage de P. Moulinier. Ce n'est pas faire injure à ce dernier, du reste, que d'affirmer qu'il n'a pas épuisé le sujet et que chacun de ses chapitres pourrait donner lieu à un livre en soi. Grand « découvreur » de sources, l'auteur a su les interroger à partir d'une double « boîte à outils » qui fait l'intérêt de cette étude, par ailleurs remarquablement écrite. Ce livre sonne comme une invitation à poursuivre l'enquête sur cette catégorie sociale trop souvent mal appréhendée, du fait d'une illusoire proximité que l'appellation inchangée d'étudiant renforce. Un jalon de plus, et un beau jalon, a été posé par l'auteur qu'il en soit remercié.

AUTEURS

JEAN-CLAUDE CARON